

## « Le réalisme obstétrical des Frères Goncourt »\*

par le Dr Henri STOFFT\*\*

*A la mémoire du Pr Jacques Léonard de la Faculté des Lettres de Rennes, grand chroniqueur de la Médecine au XIX<sup>e</sup> siècle.*

*La précision de la documentation fut le souci méritoire des Frères Goncourt, fondateurs de l'école littéraire dite réaliste ou naturaliste. En obstétrique, ils furent particulièrement bien renseignés par la sage-femme Maria, leur maîtresse partagée. Leur témoignage, confronté aux documents médicaux, sur l'avortement provoqué, l'accouchement, la césarienne, la fièvre puerpérale dans la période 1860-1870 a une valeur historique certaine. Mots-clés: Goncourt E. et J. Fièvre puerpérale. Césarienne.*

Au début de la décennie 1860, deux dandies, deux esthètes, deux romanciers — qui portaient le monocle carré à boucle d'écaille et ganse noire — se métamorphosèrent aux yeux du Tout-Paris. La vie mondaine ne les satisfaisait plus, ni les collections d'objets d'art du XVIII<sup>e</sup> siècle ni les réunions chez Magny, rue de la Contrescarpe ni les salons de la princesse Mathilde ni l'atelier de Gavarni ni la fréquentation de Sainte-Beuve, de Renan, de Michelet, de Taine, de Mérimée, d'Alexandre Dumas, de Gustave Flaubert, de Théophile Gautier. L'art pour l'art leur paraissait désormais dérisoire: ils cherchaient leurs délices dans la lie du peuple, dans les gargotes, les bas-fonds les plus répugnants, les prisons-pourrissoirs, les hôpitaux qu'ils baptisèrent « les phalantères de l'agonie », « les souffroirs de l'homme. » Edmond et Jules de Goncourt s'étaient fixés un nouvel idéal:

« Maintenant, il n'y a plus dans notre vie qu'un grand intérêt: *l'émotion et l'étude sur le vrai*. Le roman actuel se fait avec des *documents racontés* ou *relevés d'après nature*. »

C'était poser les fondements du naturalisme en littérature. Ils se passionnèrent pour l'étude de la médecine et ne se contentèrent pas de lire Baudelocque, Esquirol et tous les bons auteurs.

---

\* Communication présentée à la séance du 28 mai 1988 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* Centre hospitalier de Fougères, service de gynécologie-obstétrique 35300 Fougères.



#### MARIA LA SAGE-FEMME PARTAGÉE DES FRÈRES GONCOURT

Elle est représentée en robe du soir, (une crinoline claire à la mode de l'impératrice Eugénie), après un souper dans leur intimité.

« Avril 1858 — Nous feuilletons depuis quelques temps une sage-femme, intéressante comme la portière de l'existence humaine. »

« 9 mai 1858 — Les sociétés commencent par la polygamie et finissent par la polyandrie. »

« 27 mai 1858 — Un éclat de rire que l'entrée de Maria, une fête sur son visage... Une grasse femme, les cheveux blonds, crespelés, et relevés autour du front, des yeux d'une douceur singulière, un bon visage à pleine chair : l'AMPLEUR ET LA MAJESTÉ D'UNE FILLE de RUBENS. »

EAU-FORTE de JULES de GONCOURT, élève de GAVARNI

« 18 décembre 1860 – Nous nous décidons à aller porter ce matin la lettre que nous a donnée, sur la recommandation de Flaubert, le Dr Follin pour M. Edmond Simon, interne dans le service de Velpeau à la Charité. Car il nous faut faire pour notre roman de Sœur Philomène, des études à l'hôpital, sur le vrai, sur le vif, sur le saignant. » Ils suivirent les consultations, les visites, prirent des gardes de nuit, vécurent à l'internat. De celui de Saint-Antoine, ils rapportèrent que :

« La classe sociale la plus intelligente est celle des internes. »

Ces « stages hospitaliers » les écœurèrent. « Nous qui avons horreur de la souffrance, des excitations cruelles, nous nous sentons plus qu'à l'ordinaire en veine d'amour. » Ils ne persévérèrent pas dans cette pénible enquête mais gardèrent d'étroites relations avec de nombreux médecins : Ricord, Tardieu, Johnston, Philips, Le Hellocq, Blanche, Charcot, Dieulafoy, Paul Bert, Charles Robin. Ce dernier surtout eut une « influence prépondérante » (5), qui compléta celle de leur « éducateur », leur paternel ami, le peintre Gavarni.

Si les médecins leur enseignèrent la pathologie, une sage-femme leur apprit — mieux encore — les arcanes de l'obstétrique.

## I. — MARIA LA SAGE-FEMME DE LA RUE DE CHABROL

Les Frères Goncourt ont tenu des propos d'une misogynie outrancière et provocante : « La femme est une machine à fécondation.... La femme des règles est un animal fou, méchant, trouvant un plaisir aux souffrances des autres.... la nature l'a ravalée à la matrice.... Nous, auprès desquels la femme ne joue qu'un rôle animal, etc. » Et pourtant, ils furent constamment obsédés par le mystère de la féminité, par ses souffrances, par la féminité avilie, par la féminité rayonnante. Elisabeth Badinter a bien montré ce paradoxe dans l'esprit des Goncourt :

« Personne n'a mieux su décrire leur grandeur (les femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle) et leur extrême misère (Germinie et Elisa) (6). »

Dans leur journal ils ne parlent pratiquement pas de leurs liaisons féminines, toujours épisodiques et passagères. Pourtant, une femme fraîche, joyeuse, blonde, toujours pleine d'entrain fit exception. Elle bouscula ces deux hypochondriaques égoïstes et frileux, elle leur révéla une vie rocambolique et agitée, qu'ils consignèrent dans leur journal, et surtout elle leur apprit les secrets dramatiques de son métier : c'était Maria, la sage-femme. Ils lui sont redevables de plusieurs récits qui dévoilent de façon saisissante la réalité obstétricale de leur temps.

Maria fut la maîtresse de Jules dès 1851 et il la rencontra souvent à diverses périodes. A la fin de l'année 1858, elle se partagea entre Edmond et Jules, qui la « feuilletaient. » Jules, qui avait contracté un chancre syphilitique en 1850, à vingt ans, avant de connaître Maria, mourut de paralysie générale à trente neuf ans et demi, le 19 juin 1870. Il faut noter qu'il pensa à la sage-femme jusqu'aux derniers moments de son existence. Il lui écrivit : « Ma chère Maïa, je suis bien malade, d'une maladie dont on ne guérit pas ; et le tombeau est tout proche. » Dans son agonie, il appela sa mère puis Maria. Ainsi, ce misogyne dissimulait sa dépendance des femmes.

Que Maria fût une faiseuse d'anges, Edmond et Jules ne s'en offusquaient pas : ils trouvaient même cela parfois cocasse : « Février 1858 : Retrouvé aujourd'hui une vieille maîtresse engraisée et embellie : Maria, la sage-femme. **Sa conversation est intéressante comme un livre du Dr Baudelocque**, et son cul a des fossettes comme une statuette de Boucher. Elle me conte avoir fait avorter la maîtresse du président de la chambre correctionnelle qui nous a jugés pour outrage aux mœurs, M. Legonidec. Il était alors juge d'instruction et marié, il lui a amené lui-même cette femme qui était la femme de chambre de sa femme. »

Maria leur apportait-elle les embryons qu'elle recueillait ?

## II. — DESCRIPTION D'EMBRYONS

Quelques touches de poésie trahissent ces remarquables collectionneurs d'objets d'art que furent les Frères Goncourt :

« Ce qui commence à baigner dans le liquide amniotique, l'embryon de quelques semaines — cette espèce de *sangsue* dressée sur sa queue courbe — est une vraie chimère qu'on dirait taillée dans du jade, dans une amalgamolithe rose. Il y a de la fantaisie baroque de monstre dans cette tête grotesque et terrible, où la forme sort d'un trou et d'une enflure, où la bouche s'ouvre dans le rinceau d'un mascarons, où les petits yeux jaillissent des tempes comme deux petites perles de verre bleu... Puis cela devient cette espèce de petite *taupe* hydrocéphale, à la chair mamelonnée et tuberculeuse (journal, 9 mars 1866). »

Ces deux états successifs décrits — la sangsue et la taupe — ne distillent pas l'ennui de nos tristes manuels scolaires. Ils sont si saisissants de vérité qu'ils peuvent être datés entre les vingt-huitième et quarante-deuxième jours de notre vie terrestre.

## III. — ACCOUCHEMENT A DOMICILE, BOULEVARD MAGENTA

« Voici l'intérieur dans lequel, cette semaine, Maria a accouché une femme. En haut du boulevard Magenta, en un campement de baraques que loue, aux plus misérables misères de Paris, le roi de la finance, dans une chambre de ce baraquement aux planches disjointes, au plancher plein de trous, d'où jaillissent, à tous moments, des rats, des rats qui entrent encore chaque fois qu'on ouvre la porte, et les rats des pauvres, des rats effrontés, montant sur la table, emportant des michons de pains entiers, mordant parfois les pieds du sommier en mangeant la couverture du lit. Là-dedans, six enfants : les quatre plus grands dans un lit ; et sur leurs pieds qu'ils ne peuvent allonger — dans une caisse — les deux plus petits. L'homme, marchand des quatre saisons, ivre-mort pendant les douleurs de la femme, saoulé comme son mari, sur une paillasse de paille. Et pendant l'accouchement dans cette hutte — la hutte abominable des civilisations — le singe d'un joueur d'orgue, juché dans la fente d'une planche d'un baraquement mitoyen, imitant et parodiant les cris et les jurons colères de la femme en mal d'enfant, et pissant par cette fente, sur le dos du mari qui ronfle (Journal, 14 mai 1868). »

Non seulement les Frères assistèrent à des accouchements grâce à Maria, mais ils se firent expliquer la mécanique obstétricale. Ainsi ce dégagement d'une tête foetale, lorsque le sous-occiput s'est fixé sous la symphyse pubienne, est décrit dans son mouvement oscillant avec justesse :

« Le mouvement instinctif du nouveau-né lorsqu'il sort de son premier domicile, et qu'il est encore oscillant à l'ouverture, — ce mouvement, ce premier acte de la vie — est de redresser la tête et de la soulever vers la lumière :

« COELUMQVE TUERI JVSSIT. »

(Avril 1858.)

#### IV. — UNE CÉSARIENNE-VIVISECTION EN PUBLIC SUR UNE NAINE ACHONDROPLASE

Citée par plusieurs auteurs, elle n'a pas été analysée jusqu'à présent comme il convient, c'est-à-dire obstétricalement.

Ce récit détaillé est dû à Maria (8). Il est corroboré par les archives médicales.

L'intervention eut lieu dans l'amphithéâtre de la Maternité de Paris, de façon solennelle, en présence des élèves sages-femmes et des étudiants. L'opérateur était le plus illustre obstétricien du temps : le professeur de la clinique d'accouchements récemment créée, Paul Dubois (1795-1871). Son père, Antoine Dubois, avait mis au monde le roi de Rome. Paul, le fils, n'avait pas déchu : il avait accouché l'impératrice Eugénie du prince impérial, quelques années plus tôt, en 1856. Il était en outre doyen de la Faculté.

L'opérée était un objet de curiosité, une naine de foire : « Cette malheureuse naine était grosse de l'Hercule de la baraque, où on la montrait sur le boulevard.... Ah ! l'affreuse créature. Figure-toi, dit une élève sage-femme à sa collègue, une vilaine tête d'homme brun sur un énorme corps tout blanc : ça avait l'air de ces grosses araignées d'automne. »

Le diagnostic est évident : cette naine avec une vilaine tête d'homme — une grosse caboche avec des bosses frontales surplombant un petit nez ensellé — c'est une naine achondroplase. Pourquoi les Goncourt, bien informés des termes médicaux, n'ont-ils pas utilisé le mot exact ? Pour l'excellente raison qu'il n'était pas encore inventé ! « Achondroplasie » fut créé par J.-J. Parrot en 1876, et « achondroplase » par Eugène Apert en 1905.

Si le vocable n'existait pas encore, le peuple des achondroplases défrayait la chronique depuis la nuit des temps. Brothwell a recensé leurs squelettes en Égypte, à Abydos en particulier, et les plus anciens datent de la période pré-dynastique. Les pharaons honoraient ces nains brachymorphes, les choyaient et même les divinisèrent, comme la naine Ita admirée au musée du Louvre (XX<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ).

Ces nabotes, qui exercent une attraction sexuelle perverse sur les hommes normaux (et dans le cas cité sur l'Hercule de la baraque), sont souvent fécondées. Les livres d'obstétrique racontent leur destinée pathétique. Leur angustie pelvienne caricaturale exclut tout espoir d'accouchement par les voies naturelles, si le fœtus est normal et a fortiori s'il est lui-même achondroplase (grosse tête précocement ossifiée). Avant l'ère moderne, ces étranges parturientes étaient condamnées à la rupture utérine, à la mort par hémorragie interne ou infection. Seules pouvaient les sauver une embryotomie difficile ou une césarienne très aléatoire jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme celle relatée par Maria et ses amants.

« Nous étions là toutes dans l'amphithéâtre, poursuivait l'élève sage-femme. Il y avait un monde fou. Des étudiants en masse. On avait bouché le jour des fenêtres. C'était éclairé par un réflecteur pour mieux voir. Des matelas avaient été posés en largeur sur la table de l'amphithéâtre. On faisait une grande place sur laquelle le réflecteur donnait. Auprès, une table et tous les instruments de chirurgie. Et puis, à côté, **de grandes terrines avec des éponges, des éponges grosses comme la tête.**

« M. Dubois est entré, suivi de tout son état-major. Il était tout chose, M. Dubois. »

« Alors, voici un paquet qu'on apporte comme un paquet de linge, et qu'on pose sur les matelas : c'était la naine. M. Dubois l'a exhortée. Elle n'avait pas l'air de comprendre. Et puis il a tiré de sa poche deux ou trois morceaux de sucre qu'il a posés à côté d'elle sur le matelas. »

En ce temps-là, où l'anesthésie n'avait pas encore fait son apparition à la Maternité de Paris, deux ou trois morceaux de sucre étaient l'unique consolation offerte à la vivisectionnée.

« Alors, on a jeté une serviette sur la tête, **pour qu'elle ne se voie pas**, pendant que deux internes lui tenaient les bras et lui parlaient. »

« M. Dubois a pris un scalpel. Il lui a fait, comme ça, une raie sur tout le ventre, du nombril en bas. La peau tendue s'est divisée. On a vu les aponévroses bleues comme chez les lapins qu'on dépiaute. Il a donné un second coup qui a coupé les chairs. Le ventre est devenu tout rouge. Un troisième... A ce moment, ma chère, ont disparu les mains à M. Dubois. Il farfouillait là-dedans. Il a retiré l'enfant. Alors... Ah ! tiens, ça c'était plus horrible que tout... j'ai fermé les yeux... **on lui a mis les grosses éponges...** Elles entraient toutes, toutes. On ne les voyait plus ! Et puis, quand on les retirait, c'était comme un poisson qu'on vide, un trou. »

(Journal, 23 octobre 1864.)

Entre 1860 et 1864, la césarienne était encore une vivisection primitive.

1<sup>o</sup>) Il n'y avait, à la Maternité de Paris, aucune ébauche d'antiseptie : Semmelweis n'avait pas convaincu Paul Dubois (*Cf. infra*), et Lister ne s'était pas encore fait entendre (13).

2<sup>o</sup>) La césarienne était corporéale ou corporéo-fundique : l'incision segmentaire sous-péritonéale ne sera divulguée que vingt-deux ans plus tard par le très éminent Adolf Kehrer, de Heidelberg, en 1882. La césarienne de Paul Dubois était effroyablement hémorragique d'où... la **technique des éponges** qui n'est nullement une invention romanesque des Frères Goncourt.

« Il est donc nécessaire dans l'hystérotomie d'enlever au moyen des **éponges** fines les liquides et les caillots dont l'introduction dans le péritoine n'est point empêchée par la pression la plus exacte. »

Texte cité par le Dr Paul Duplessis de Pouzilhac (4).

Cet usage des éponges en chirurgie avait vivement frappé l'imagination des Goncourt. Dans un autre passage de leur journal, en date du 18 décembre 1863, ils décrivent dans le service de Velpeau une table « sur laquelle sont posés un paquet de charpie, des pelotes de bandes, **une montagne d'éponges.** »

3<sup>o</sup>) Que suturait-on ? Certes la paroi « avec du fil et des épingles », précisent les Goncourt. Et le myomètre ? Sa suture était considérée comme une audacieuse innovation :

« Godefroy, dans un cas d'hystérotomie, a fermé avec succès la plaie utérine au moyen de trois points de suture, dont il a coupé les fils près des nœuds. Tyler Smith donne le précepte de fermer les plaies abdominale et utérine par la même suture. » (*Op. cit. supra.*)

Au vrai, la plupart des opérateurs de ce temps négligeaient ou n'osaient pas entreprendre la fermeture hermétique du muscle utérin. Ceux qui imposèrent la suture myométriale, cette salutaire précaution empêchant l'évacuation intrapéritonéale des lochies, furent surtout Max Sänger, de Leipzig, et Adolf Kehrer, de Heidelberg, en 1882, vingt-deux ans plus tard (11).

4<sup>o</sup>) Les suites opératoires étaient toujours très sombres : « (La Naine) n'aura pas plus de chance que les autres. Dans deux ou trois jours le tétanos va la prendre. On lui desserrera les dents pour commencer avec une lame de couteau, et puis il faudra les lui casser, pour la faire boire. » Jolie notation naturaliste du trismus sous la plume fraternelle.

Quelle était en fait la mortalité maternelle de la césarienne ? A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Baudelocque accusait 58 %, en 1835 Velpeau 55 %, en 1861 Pihan-Dufeillay 43 %, et en 1870 Guéniot 100 % (11). Ce dernier chiffre parut à Budin le plus proche de la vérité, puisqu'il n'hésita pas à déclarer qu'à Paris il n'y avait eu aucune survivante de 1787 à 1876 ! En Angleterre et en Irlande, la mortalité se serait située à 85 %. En 1897, aux U.S.A., Harris ne trouva qu'une seule survivante sur douze cas étudiés (7). Les accoucheurs se faisaient donc peu d'illusions sur cette solution radicale. On comprend que l'indication de la césarienne ait été exceptionnelle, réservée aux cas désespérés, et que sa réalisation ait donné lieu à un spectacle à sensation devant l'école des sages-femmes, le service réuni et tous les étudiants.

La naine achondroplase, grosse de l'Hercule de la baraque, en fut la pitoyable vedette.

## **V. — LA FIÈVRE PUERPÉRALE A LA MATERNITÉ DE PARIS EN 1863-64 LE MONSTRE NOSOCOMIAL**

Rose, la fidèle bonne qui maternait Edmond et Jules, mourut de tuberculose à l'hôpital Lariboisière le 16 août 1862. Les frères furent bouleversés, car ils croyaient que cette fille était vertueuse, entièrement consacrée à leur service. Quatre jours plus tard, Maria leur déclara : « Mes amis, tant que la pauvre fille a vécu, j'ai gardé le secret professionnel de mon métier... Mais maintenant qu'elle est en terre, il faut que vous sachiez la vérité. » La sage-femme leur révéla la double vie de débauche, les deux grossesses clandestines de Rose, ses dettes considérables, l'homme qu'elle payait pour satisfaire « ses fureurs utérines. » Les deux romanciers se croyaient « avertis » ; ils n'étaient en fait que des naïfs, ignorant le pouvoir de dissimulation de Rose et sa nymphomanie.

Voilà le point de départ de « Germinie Lacerteux » rédigé en 1863 et 1864, et qui parut le 16 janvier 1865, « un bien douloureux livre sorti de nos entrailles », « le livre-type qui a servi de modèle à tout ce qui a été fabriqué depuis sous le nom de

réalisme, de naturalisme», le livre qui scandalisa les critiques bien-pensants, qui fut qualifié de « fange ciselée » (Ch. Monselet), de « littérature putride » (G. Merlet), le livre qui enthousiasma le jeune Zola.

Pour accoucher en secret chez une sage-femme, Germinie Lacerteux avait économisé deux napoléons (40 francs). Au dernier moment, son « amant », Jupillon, les lui prend. La malheureuse fille est condamnée à aller faire ses couches à **la Bourbe**. Ce mot argotique très expressif désignait le pavillon de la Maternité de Paris qui était réservé aux filles perdues, aux pensionnaires des prisons, aux pauvresses, à toutes celles qui ne pouvaient pas payer. «... *Rue de Port-Royal*, une porte noire surmontée d'une lanterne violette qui annonçait aux étudiants en médecine de passage dans la rue qu'il y avait, cette nuit-là et dans ce moment-là, la curiosité et l'intérêt d'un accouchement laborieux à **la Maternité**. »

Ce ne fut pas le cas de Germinie : elle accoucha très facilement d'une vigoureuse petite fille. Quand elle fut ramenée dans la salle commune, elle était la plus heureuse des mères. Dans la nuit elle assista, effarée, à l'agonie d'une de ses voisines. « Presque au même instant, d'un lit à côté, il s'éleva un autre cri horrible, perçant, terrifié, le cri de quelqu'un qui voit la mort : c'était une femme qui appelait avec des mains désespérées la jeune élève sage-femme... Il y avait alors à la Maternité une de ces terribles épidémies puerpérales qui soufflent la mort sur la fécondité humaine, un de ces empoisonnements de l'air qui vident, en courant, par rangées, les lits des accouchées, et qui faisait autrefois fermer la clinique : on croirait voir passer la peste, une peste qui noircit les visages en quelques heures, enlève tout, emporte les plus fortes, les plus jeunes, une peste qui sort des berceaux, **la peste noire des mères !** C'était autour de Germinie, à toute heure, la nuit surtout, des mortes telles qu'en fait la fièvre de lait, des mortes qui semblaient violer la nature, des mortes tourmentées, furieuses de cris, troublées d'hallucination et de délire, des agonies auxquelles il fallait mettre la **camisole de force de la folie**, des agonies qui s'élançaient tout à coup, hors d'un lit, en emportant les draps, et faisaient frissonner toute la salle de l'idée de voir revenir les mortes de l'amphithéâtre ! »

Ce récit est-il pure fabulation ? La forme clinique délirante dite « psychiatrique » de la fièvre puerpérale était jadis classique. Récemment, le professeur A. Notter a cité une expertise qu'il avait faite pour expliquer la mort d'une primipare de vingt-trois ans, au dixième jour des suites de couches : « Elle avait présenté des signes de confusion neuro-psychique qui avait fait consulter un jeune psychiatre qui conclut à une **folie du post-partum**, alors qu'elle présenta peu à peu tous les signes d'une septico-pyohémie dont personne n'avait soupçonné l'étiologie... jusqu'à sa mort » (10). La fièvre puerpérale peut donc prendre le masque de la psychose puerpérale ; et cela Maria le savait.

« La vie s'en allait là comme arrachée du corps. La maladie même y avait une forme d'horreur et une monstruosité d'apparence. Dans les lits, aux lueurs des lampes, les draps se soulevaient vaguement et horriblement, au milieu, **sous les enflures de la péritonite**. »

Pendant cinq jours, Germinie lutta de toutes ses forces contre la terreur nosocomiale, soutenue par la pensée de son bébé. « Mais le sixième jour, elle fut à bout d'énergie, son courage l'abandonna. Un froid lui passa dans l'âme. Elle se dit que tout était fini. Cette main que la mort vous pose, le pressentiment de mourir, la

touchait déjà. Elle sentait cette première atteinte de l'épidémie : la croyance de lui appartenir et l'impression d'en être déjà à demi possédée. Sans se résigner, elle s'abandonnait. A peine si sa vie **vaincue d'avance**, faisait encore l'effort de se débattre...»

Le réalisme n'exclut ni l'érudition ni la poésie. La « peste noire des mères » (cette expression par laquelle les Goncourt définissent cette mystérieuse fièvre puerpérale) évoque la peste d'Athènes décrite par Thucydide et si bien chantée par Lucrèce, dont l'œuvre est le livre de chevet des Frères (8).

*Illud in his rebus miserandum magnopere unum  
Aerumnabile erat, quod ubi se quisque uidebat  
Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,  
Deficiens animo maesto cum corde iacebat,  
Funera respectans animam amittebat ibidem.*

(De rerum natura, VI, 1230-1234.)

Mais dans ce fléau, le plus pitoyable et le plus affligeant encore, c'était qu'à peine le malade se voyait-il envahi par la contagion, il gisait immobile, le cœur plein de tristesse ; et — hanté par l'image de ses funérailles — il rendait l'âme sur place.

(Traduction d'Alfred Ernout.)

Le spectacle terrifiant de l'épidémie annihile toute volonté.

La victime consentante s'offre à la mort.

Comment évaluer l'hécatombe à Paris ?

#### Mortalité maternelle de la fièvre puerpérale

|             | Maternité de Paris             | En ville      |
|-------------|--------------------------------|---------------|
| 1856*       | 6 pour 100<br>(1 femme sur 19) | 0,43 pour 100 |
| 1861-1862** | 8 pour 100<br>(1 femme sur 12) | 0,56 pour 100 |

\* Tarnier Stéphane : Thèse fac. méd., Paris, 1857.

\*\* Le Fort Léon : « Les maternités » (350 pages), Paris, 1866.

Ces chiffres sont des moyennes annuelles : certaines semaines, dans le service du Pr Paul Dubois, il y avait des flambées, comme celle décrite par les Goncourt.

En 1866, les conclusions de Léon Le Fort furent excellentes :

1<sup>o</sup>) La mortalité des femmes accouchées dans les maternités et les hôpitaux est hors de toutes proportions avec celle qui atteint les femmes accouchées à domicile.

2<sup>o</sup>) La contagion peut se faire par les malades, par les élèves, les sages-femmes, les accoucheurs, etc. (Semmelweis, Arneth, les Anglais). Il faut ici remarquer que

Léon Le Fort attachait la plus grande importance aux travaux de Semmelweis, alors que le Pr Paul Dubois s'était entêté à nier leur valeur, comme le prouve son intervention à l'Académie de médecine le 30 mars 1858.

3<sup>o</sup>) La fièvre puerpérale est contagieuse : le danger des maternités résulte de l'extension très facile de la contagion.

A la suite de ces études si convaincantes, l'hôpital apparaissait aux yeux des praticiens et du public épouvanté comme le monstre nosocomial, le Moloch dévorateur de jeunes femmes souvent suivies dans leur tombe par leur nouveau-né. L'image de la Nativité rose et souriante de la Renaissance italienne était reléguée dans les musées. Edmond et Jules de Goncourt lui substituaient celle de Germinie Lacerteux, livide et spectrale. Pour les besoins du roman, elle fut sauvée *in extremis* par une élève sage-femme qui, au mépris de tous les règlements, la fit évader de l'enfer hospitalier. En ville, elle recouvra la santé. Cet épisode naïf prouve que la sage-femme Maria partageait l'opinion commune sur le monstre nosocomial.

Plusieurs médecins avaient été partisans d'une solution radicale : la suppression des maternités (J. Guérin à l'Académie de médecine, 1<sup>er</sup> juin 1858). Paul Dubois s'y était opposé mais n'en reconnut pas moins la nécessité incontestable et pressante de modifier profondément les maternités actuelles.

Les deux progrès décisifs ne furent obtenus que tardivement :

1<sup>o</sup>) 1870. — Tarnier finit enfin par obtenir gain de cause partiellement avec un pavillon à chambres séparées ouvrant sur l'extérieur, et surtout une réorganisation du personnel et de la lingerie. L'interne du service ne devait jamais faire d'autopsies (Semmelweis triomphait cinq ans après sa mort).

2<sup>o</sup>) 1876. — Introduction à la Maternité de Paris de l'antiseptie listérienne (12,13).

\*

\* \*

Avec raison le lecteur reproche au journaliste et au romancier « d'en rajouter. » Dans le cas particulier des Frères Goncourt, ce préjugé doit être révisé. N'avaient-ils pas proclamé :

« Le roman s'est imposé les études et les devoirs de la science.

Il peut en revendiquer les libertés et les franchises ? »

(Préface de « Germinie Lacerteux », 1864.)

Programme ambitieux ! Et pourtant, des passages hallucinants, comme celui de la césarienne pratiquée par le Pr Paul Dubois ou le tableau des ravages de la fièvre puerpérale à la Maternité de Paris, ne s'écartent pas vraiment de ce que les documents médicaux permettent d'imaginer. Les descriptions d'embryons ou du dégagement de l'occiput fœtal sont exactes. Les Goncourt étaient dans leurs observations, sérieux, honnêtes et sincères. Dans ces conditions, ils ne pouvaient pas plaire. La princesse Mathilde, incapable de voir son temps au travers de l'illusion de la fête impériale, était affolée de cette audace. Il n'est pas de réalisme sans une pointe de cynisme et de cruauté.

« Ils ont dit la vérité, s'écria-t-elle. C'est un crime ! » (6 janvier 1866).

Voilà pourquoi l'œuvre des Frères Goncourt est dédaignée par ceux qui ne se plaisent que dans l'illusion... et appréciée par les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle, de la femme, et des sciences médicales (1 à 6).

\*  
\* \*

## SUMMARY

### *Obstetrical realism by Goncourt Brothers.*

*The precision of the investigation was the quality of the Goncourt Brother's works, founders of the literature school, called realist or naturalist. In obstetrics they were particularly well informed by the midwife Maria, their shared mistress. Their evidence, compared to medical documents, about provoked abortion, delivery, caesareans, puerperal fever in the period between 1860-1870, has a real historical interest.*

*Key words: Caesarean, puerperal fever, Goncourt Edmond and Jules de.*

## THÈSES DE DOCTORAT EN MÉDECINE CONSACRÉES AUX FRÈRES GONCOURT

1. SEGALIN Victor : « L'observation médicale chez les écrivains naturalistes ». Bordeaux, 1901-1902, n° 60.
2. EVEN Pierre-Yves : « Étude médicale sur Edmond et Jules de Goncourt et leurs premiers romans ». Paris, 1907-1908, n° 258.
3. DEMELLE André : « La pathologie documentaire dans le roman ». Montpellier, 1908-1909, n° 1.
4. DUPLESSIS de POUZILHAC P. : « Les Goncourt et la médecine ». Montpellier, 1909-1910, n° 59.
5. DURAND Jean-Marie-Benjamin-Constant-Gaston : « L'observation et la documentation médicales dans les romans des Goncourt ». Bordeaux, 1920-1921, n° 86.

## BIBLIOGRAPHIE

6. BADINTER E. : « Les Goncourt, romanciers et historiens des femmes », in : GONCOURT E. & J. : « La femme au XVIII<sup>e</sup> siècle ». Paris, Flammarion 1982.
7. BARRAT J. : « Histoire de la césarienne ». Rev. fr. Gynécol. Obstét., 1988, 83, 4, 225-230.
8. BILLY A. : « Vie des Frères Goncourt ». trois volumes, Flammarion, 1956.
9. GEFFROY G. : « Les Femmes des Goncourt ». E. Hubert, 1889.
10. NOTTER A. : « Historique de la fièvre puerpérale ». Conférences de l'Institut d'Histoire de la Médecine de Lyon. Cycle 1984-1985, p. 95.
11. PUNDEL J.P. : « Étude historique de la césarienne... ». Bruxelles, presses académiques européennes, 1969.
12. STOFFT H. : « La fièvre puerpérale au XIX<sup>e</sup> siècle ». Conférences Rennaises d'Histoire de la Médecine et de la Santé. Cycle 1987-1988.
13. STOFFT H. : « Introduction de l'antiseptie listérienne à la Maternité de Paris en 1876 ». His. sc. méd. 1989, XXIII, 1.

